

L'assassin parmi nous

Art, dénonciation et mort à Ciudad Juarez

par Ernesto Prometeo Murillo

Mexique, Juillet 2004

L'art de vivre à Juarez

Ciudad Juarez est une ville grise, poussiéreuse, sans traits distinctifs qui puisse lui donner une personnalité qui aille au-delà de ce qu'ait pu faire pour elle le chanteur Juan Gabriel, son enfant prodige adoptif. Parfois reconnue, presque toujours reniée, l'identité de Cd. Juarez se balance sur le fil culturel de la frontière mexicaine-américaine. C'est à cet endroit que commence l'Amérique latine, jusqu'à ne finir que des milliers de kilomètres plus loin vers le Sud, en Patagonie. Traverser le pont frontalier qui la sépare de El Paso, Texas, n'implique aucun type de transgression socio-géographique. Les deux villes sont sises sur le même socle semi-désertique, chacune utilise le dollar comme monnaie d'usage, et toutes deux ont choisi le *spanglish* comme langue de communication. Non, traverser du côté mexicain implique plutôt un changement d'attitude, cette particularité mexicaine enivrante que William Burroughs a appelé "l'art de ne pas se mêler de ce qui ne nous regarde pas" en constatant qu'au Mexique, on pouvait rester à moitié affaissé sur un banc, complètement saoul, sans que personne, vraiment personne, ne vienne nous déranger.

Mais à Ciudad Juarez, "l'art de ne pas se mêler de ce qui ne nous regarde pas" est allé trop loin, devenu un véritable cirque d'impunité, de féminicide et de trafic d'influences. Derrière la découverte de plus de 260 cadavres, et le recensement de plus de 500 disparitions, au-delà de toutes les théories, d'assassins en série, de trafiquants d'organes, d'enlèvements pour l'industrie de la porno et de vidéos snuff, ou de confréries policières organisant des orgies, ce qui arrive à Juarez est pour le reste entendu, l'assassin n'est pas un, ni plusieurs, l'assassin est parmi nous. Par notre silence, l'assassin, c'est nous tous.

Du moins telle est la conclusion que les mouvements des arts plastiques et des arts de la scène renvoient à la société mexicaine, faisant sienne une protestation permanente contre l'incompétence des autorités mexicaines à mettre fin à la vague d'assassinats perpétrés à Ciudad Juarez. "Les Mortes de Juarez", comme on les appelle avec insistance, représentent le féminicide le plus outrageux des temps modernes, que plusieurs voix de la scène artistique et intellectuelle dénoncent avec indignation.

L'artiste contemporaine Margarita García, performeuse, vidéaste et promotrice culturelle des mouvements artistiques frontaliers, affirme "qu'à la frontière, la vie court dix fois plus rapidement", qu'une année ici équivaut à dix ans ailleurs. Peut-être cela explique-t-il pourquoi on n'a pas vu la société *juarense* organiser des brigades de type "Chasse aux Sorcières" afin d'attraper les assassins, ou pourquoi personne ne patrouille les rues, et ne passe les banlieues au peigne fin. Peut-être est-ce pour cela que, sous prétexte que cela prendrait trop de temps et coûterait trop cher, le gouvernement envoya pâître l'enquêteur

new-yorquais, le mystique et astucieux Robert Ressler, ancien agent du FBI dont est inspiré le film “Le silence des agneaux”, lorsqu’en 1998 il a signifié à la police de l’état du Chihuahua qu’en deux ans de travail, il pourrait dresser le profil de l’assassin et le capturer. Peut-être qu’en transposant ces deux années dans le *temps-frontière*, les autorités à l’esprit trop étroit ont pensé que l’enquête durerait 20 ans... C’est pourtant vers là qu’on se dirige.

La protestation comme forme d’art et vice-versa

Les artistes d’avant-garde s’expriment sur ce qui se passe à Juarez en faisant appel à des moyens plastiques et scéniques des plus novateurs: monologues, performances, happenings et installations. Genres peu établis dans le léthargique bagage culturel mexicain, certes il est difficile d’en saisir les concepts avant-gardistes, mais plus complexe encore est-il de comprendre le sens de la protestation dont ils sont porteurs. Dans le cas des Mortes, nombreuses sont les oeuvres qui ont reçu des prix, ou qui ont été présentées dans des villes européennes telles Londres, Paris et Amsterdam. On pense au monologue de Cristina Michaus, sous la direction de Enóc Leaña, “Les mortes de Juarez”, un premier monologue présenté à la Ville de Mexico qui parle des sentiments d’impuissance et d’insécurité, tant des familles des victimes que de la société juarense en général, et de la peur d’être assassinée ou de perdre un enfant. Actrice de plus de 27 ans de carrière, gagnante d’un Ariel en 2002, protagoniste du nouveau cinéma mexicain dans des films qui ont connu d’importants succès au guichet comme “Le tigre de Santa Julia”, boursière de surcroît du Fonds National pour la Culture et les Arts du Mexique (FONCA), Michaus n’hésite pas à faire campagne, que ce soit avec *Paix à Juarez*, ou en accompagnant la tournée nationale de l’exposition de 300 masques, visages anonymes de chacune des victimes.

D’autres actrices mexicaines de premier plan se sont manifestées contre les assassinats, mais aucune comme l’activiste Ofelia Medina, que plusieurs mauvaises langues ont qualifié de radicale et même de “folle extrémiste”. Rien ne peut toutefois ébranler l’intelligence, la sincérité et la cohérence de son discours de protestation. Dans le domaine scénique des monologues, cherchant à réunir divers archétypes féminins qu’incarneraient des actrices, animatrices et journalistes mexicaines de renom, la pièce à succès “Les monologues du vagin” a certes tenté d’ajuster son discours à celui de la violence contre les femmes, mais est tombée dans l’opportunisme plutôt que de devenir une ferme dénonciation du féminicide.

“Féminicide / Mortes parce que femmes / Sacs d’os / Sans organes / Telles des non-nées...Corps de femme, danger de mort”. Voilà les mots que projette la voix de Lorena Glinz, durant la lecture du texte de Isabel Vericat, toutes deux membres de Epikeia. D’un cri prolongé, Lorena déchire en deux la scène de sa performance intitulée “Tribut et Testament”. Créatrice et protagoniste de la performance “Pendant que nous dormions”, Lorena Wolffer quant à elle provoque chez le spectateur une sensation de profonde tristesse et consternation, nous rendant coupable de notre acceptation de la violence contre les femmes. “Parce que pendant que nous dormions, elles continuaient de

disparaître et à être assassinées, avec de notre part le seul sentiment d'une passive indignation", affirme Wolffer. C'est ainsi que la carte de violence va se dessinant sur la constitution féminine, le cou, les jambes, le pelvis, les seins, la tête et l'abdomen de l'artiste, illuminée dans la pénombre. S'exprime ainsi un grand vide scénique, taciturne, sans fond et froid sur lequel ne règne que le silence d'autrui.

Sur scène ou au dehors, les actrices mexicaines se solidarisent dans la dénonciation, dans l'exigence d'actions plus efficaces, immédiates, permanentes. Lilia Aragón, Pilar Pellicer, Susana Alexander, Eve Ensler, Bianca Marroquín, Vanessa Bauche, pour ne mentionner que quelques-unes qui à un moment ou un autre se sont prononcé énergiquement contre le féminicide. Défiant les autorités, marchant en première ligne des manifestations, finançant des organisations, envoyant des communiqués, elles accusent les autorités pour leur silence et leur somnolence face aux assassinats de femmes.

Documentation vidéo narrative et journalisme de caractère créatif

Le documentaire "Señorita Extraviada" de la réalisatrice Lourdes Portillo est l'un des travaux qui a eu le plus d'impact et qui, l'année de sa réalisation, a reçu le prix Ariel au meilleur long métrage documentaire octroyé par l'Académie mexicaine d'Art et Science cinématographique, devançant aux yeux du jury les documentaires "Les derniers Zapatistes" et "Enfants de la rue". Cette année, le film sera diffusé à la télévision nationale sur le canal 22.

Une autre femme, pour faire changement, Alejandra Sánchez du Centre Universitaire d'Études cinématographiques de l'UNAM a réalisé la vidéo documentaire "Pas une de plus", en mémoire à Lilia Alejandra García, une des victimes des assassinats perpétrés dans l'état du Chihuahua. Ce film, dont la facture créative a aussi connu un grand succès, est sans doute celui qui a le plus circulé et auquel on a fait le plus référence dans les milieux universitaire et artistiques.

L'artiste canadienne d'origine colombienne Claudia Bernal a présenté au Zocalo du District Fédéral de Mexico l'installation-vidéo portant sur les femmes assassinées, avec le titre percutant "Monument à Ciudad Juarez: Seules celles qui meurent de mort violente vont directement à l'un des paradis". L'oeuvre se compose de 300 urnes de céramique, de tortillas, cordes, et tissus, ainsi que d'une vidéo que l'artiste a réalisée à Ciudad Juarez. L'artiste a reçu pour cela le soutien du Conseil des Arts du Canada. Sa grande présence au sein de la mouvance culturelle des communautés latino-américaines au Canada la fait une des plus importantes artistes d'avant-garde sur la scène latino-américaine.

Finalement, le radio-documentaire "La Croix de Juarez: les assassinées de Ciudad Juarez", un reportage de Sandra Vanesa Robles, Mario Mercuri et Gilberto Domínguez produit pour la radio de l'Université de Guadalajara, a été honoré du prix de la Fondation nouveau journalisme. On y entend des témoignages de familles des assassinées, des autorités, de Ressler lui-même et de la société juarensa. La musique et la narration

introduisent l'auditoire à l'obscur agitation de la frontière, bruit sourd qui, entre silences, voix et pleurs, transmet le drame profond de vivre avec la peur.

L'assassin parmi nous

Qu'il s'agisse d'expositions traditionnelles d'arts plastiques de la relève, de livres, ou de documentation de formats divers, l'assassinat des femmes est un thème fort. Source intarissable pour ceux qui souhaitent imprimer un sens social à leur discours artistique, le sujet n'est toutefois pas à l'abri de l'opportunisme qui souvent caractérise le milieu. Faire sienne la protestation alors qu'on n'en fait pas partie peut paraître désengagé voire même frivole, si le discours artistique n'est pas cohérent avec l'attitude de l'artiste ou du communicateur. Rappelons que depuis que Picasso a mis son oeuvre au service de la résistance contre les invasions de l'Axe en Espagne, depuis que le «Guernica» a cristallisé la relation entre expression esthétique et horreur, lever les poings en signe de mécontentement, faire de l'art de protestation, sont un signe des temps modernes. L'art contemporain est le reflet de son époque, et le féminicide de Juarez est sans contredit une des problématiques qui nécessite le plus l'engagement social que l'artiste est en mesure de convoquer. Mais la thématique s'expose grandement au protagonisme de pseudo-artistes affamés, mus par l'ignorance et le manque de diffusion; des assassins qui, hypocritement, mutilent et coupent en morceaux l'attention des publics vers les espaces culturels. Ce type d'assassin est aussi parmi nous.

Chronique gagnante du Prix d'État de Journalisme Coahuila 2004, dans la catégorie Chronique culturelle.